

JÉRÉMY WEGMANN

ISOLEMENT

- ROMAN -

Jeremy Wegmann

Isolement

© Jeremy Wegmann, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2250-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

-Prologue-

Avril 2015.

Ses talons s'écrasent contre le bitume pas après pas et à chaque mètre qu'il parcourt il gagne en détermination. Il se doutait bien que ce jour arriverait, mais pas si tôt. Il est bien trop jeune pour tomber aujourd'hui. Il a encore beaucoup à faire dans la capitale, tellement de contrat à honorer, de bouche à casser, de dents à arracher et de genoux à retourner.

Quitte à tomber, autant régler ses comptes. Il va tomber en beauté. C'est même la plus incroyable correction qu'il va donner aujourd'hui. Ceux qui ont vendu son patron et toute son équipe vont le payer cher. Si c'est la prison qui attend Lukasz, c'est l'hôpital qui les attend eux. Peut-être même le cimetière, il n'est plus à ça près.

Il s'approche du bistrot et il sait qu'ils seront là tous les trois. Il s'en doutait parce que ces trois petites merdes sont toujours fourrées ensemble... à jouer les caïds alors qu'ils n'ont plus grand chose dans le froc dès qu'il s'agit de se confronter à des flics ou des gens plus dangereux qu'eux. Il était au courant que la police criminelle enquêtait sur lui et son patron, il n'est pas con. Mais c'est bien ces trois pauvres patrons de bar qui ont bavé et lâché les dernières infos qui manquaient aux flics. S'il dispose d'assez de temps pour leur arracher la langue, il le fera. Mais il est bien conscient qu'il va devoir frapper très fort et très vite, marquer les esprits le plus rapidement possible. Parce que quand il aura franchi les portes du bistrot, l'un de ces trois enfoirés appellera les flics. C'est une chose dont il est sûr.

Le soleil tape et les passants sont souriants, les familles sont de sortie, les joggeurs en profitent, les célibataires se cherchent du regard... Une journée parisienne marquée par le retour du soleil. Lui aussi profite de la lueur du soleil, il risque de ne plus la voir pendant de longues années. Dans la matinée il a presque regretté les petits messages personnels envoyés à des gens qu'il avait estimé devoir apeurer, c'était probablement inutile et ça risque de sérieusement peser contre lui au moment de son procès. Il aurait dû s'en tenir au travail,

seulement les contrats et les ordres de son patron. Il n'aurait pris que quelques années de prison... mais là.

Il s'approche des colonnes de la place de la Nation et il sent son cœur qui s'accélère, comme une envie irrépressible de finir en beauté. Depuis la veille il voulait échapper aux flics uniquement pour cette raison. Certains en auraient profité pour essayer de quitter le pays, pas lui. Peut-être aussi parce qu'il sait qu'il n'a que très peu de chance, ça fait vingt-quatre heures qu'il a tous les flics de la capitale à ses trousses. Jamais il n'aurait passé la frontière. Même avec son réseau.

Lorsqu'il arrive sur la terrasse de l'établissement, il les voit. Ils sont tranquillement dans le fond du bistrot, ils sont cinq. Celui qu'il surnomme la taupe à cause de sa sale gueule, ses deux acolytes et deux autres trous du cul qu'il a déjà croisés quelques fois. Ils l'ont vu entrer et l'un des deux trous du cul est parti. Presque en courant. Les quatre autres sont restés, terrorisés, mais ils sont restés.

Lukasz attrape la tête de l'un des acolytes de la taupe et la fracasse à quatre reprises sur la table en bois. La puissance du choc sur la table pose les bases de la rencontre. Le bistrot est soudainement devenu extrêmement silencieux. Plus un seul bruit. Il soulève le deuxième acolyte de la banquette, d'une seule main, les doigts plantés dans son larynx. Lui c'est probablement le cimetière qui l'attend. La puissance de Lukasz est connue de tous. La taupe reste immobile, tétanisé sur sa chaise tandis que le dernier de ses amis essaye d'abord une clé de bras, ou quelque chose s'en approchant, puis se jette au cou de Lukasz pour qu'il lâche sa proie. Rien à faire, le cou de taureau du polonais est bien trop imposant pour lui.

Lukasz se retourne et le crochet gauche suivi du direct droit pleine mâchoire ne laisse aucune chance à l'homme qui s'écroule. L'affaire aurait pu s'arrêter là mais ce n'est pas trop son genre, lui, il fait dans le sensationnel. Il attrape un guéridon de bar d'une seule main et fracasse le crâne de l'homme avec. Un carnage devant une taupe toujours immobile.

Toujours pas de sirènes de police. C'est bon signe. Il a encore un peu de temps.

Il s'approche de la taupe et il lit dans son regard que l'homme se prépare à

vivre ses dernières minutes. Il s'assoit face à lui, beaucoup trop calme. Un calme qui rend justement la situation terrifiante. Trois mots seulement sont échangés sur ce qu'il a dit à la police contre son patron... puis la taupe implore son pardon.

Lukasz se projette en avant pour attraper son interlocuteur par la nuque et le ramener vers lui avec une rare brutalité, un prédateur qui attrape sa proie. Ni plus, ni moins. Il se lève, place quelques coups de genoux et de poings au visage et dans ses jambes jusqu'à ce qu'il ne tienne plus debout avant de le trainer par les cheveux vers les toilettes du sous-sol.

Une fois entrés dans les toilettes, Lukasz propulse sa victime contre un urinoir. Il lui fracasse le crâne sur la porcelaine.

Une porte de toilette s'ouvre et une femme apparaît, terrifiée par ce qu'elle découvre. Elle reste clouée au mur, immobilisée par la peur, les yeux grands ouverts sur une scène surréaliste : un homme se faisant massacrer sur un urinoir. Les bruits sourds se succèdent jusqu'à ce qu'un morceau important de porcelaine casse. Le sang se mélange à la pisse au sol, transformant les toilettes en patinoire. Lukasz s'arrête soudainement. Les sirènes de la police. Enfin.

Il remonte tranquillement au rez-de-chaussée, la chemise maculée du sang de ses quatre victimes. Arrivé dans la salle du restaurant, il s'approche de la sortie puis rejoint la terrasse en levant les mains bien hautes face à une dizaine de policiers en gilet pare-balle qui braquent leurs armes sur lui.

Fin de la partie.

*

Juin 2018.

Thibaut attend ce moment depuis plus d'un an. Depuis le jour où il a présenté son programme scientifique à tous ces cols blancs du conseil d'administration de BioPharma. On lui a d'abord beaucoup parlé d'éthique et de légitimité. Ils ont passé en revue l'ensemble du programme, les produits administrés et surtout les nouvelles molécules employées, les étapes différentes et complémentaires.

Ils sont souvent revenus sur les risques de ce programme, sur les cobayes aussi. Il ne s'agit pas de simples citoyens mais des plus dangereux. À chaque fois il est resté calme et a répondu à toutes les questions des actionnaires de son groupe, mois après mois. Il a souvent parlé de ses contacts au sein du

gouvernement, eux aussi en ont. Ensemble ils pourraient agir s'ils le voulaient. Dans le secret bien sûr, le plus loin possible des médias.

Le point sur lequel il a le plus insisté est bien sûr que leur mission actuelle est très précise et à un but social, lorsqu'ils auront fait leur preuve avec ce programme auprès du gouvernement mais surtout auprès de l'opinion publique ils pourront probablement le généraliser dans différents domaines de la société. Dans tous les domaines même.

En arrivant face au directeur général et au président de BioPharma, il n'espère qu'une chose c'est qu'on ne lui mette pas de bâtons dans les roues, qu'on n'entrave pas la recherche... Pas ce programme. Pas le sien.

En voyant les expressions sur les visages de ses deux supérieurs il se rassure, il n'a pas été convoqué pour qu'on lui annonce une mauvaise nouvelle. Et très vite les choses se confirment, on lui apprend que son programme se fera... puis les conditions. Le secret. Le secret d'État même. La non-implication du gouvernement. Officiellement tout du moins.

Mais un quartier libre presque total, sur le choix des quatre sujets notamment. Sur l'équipe qu'il encadrera et leur rôle, sa façon de les former et de les informer sur la mission et ses enjeux. Il sent son cœur s'emballer, c'est un franc succès, il a convaincu tous ceux qu'il pensait être contre lui.

Il apprend même qu'une commune a été choisie par la Direction Générale de la Sécurité Intérieure. Thiers-Sur-Mer, une toute petite ville dans le grand-ouest de la France, non loin de Caen. Une annexe du groupe y verra le jour le plus tôt possible, il est évident qu'officiellement c'est leurs recherches sur la maladie d'Alzheimer qui s'effectueront là-bas. Le chantier débutera dans quelques jours. Si tout se passe bien, dans moins de deux ans il y sera. Lui et toute son équipe.

-1-

De nos jours...

Le corps est là, étendu au milieu du champ. Le visage pâle, les yeux encore grands ouverts.

La victime est une jeune femme, du sang lui couvre la moitié du visage, mais il ne fait aucun doute qu'elle a été très belle. Une pierre ensanglantée est à moins de cent mètres de là. Il suffit de suivre les traces sur la terre puis du chemin dessiné par les tiges de blé couchées pour se rendre compte que le corps a été trainé dans le chemin de traverse et déposé dans le champ. L'auteur du crime a-t-il voulu la cacher, ou au contraire attendait-il qu'on la trouve ? Dans la précipitation l'assassin n'a peut-être pas su trancher, ou peut-être s'est-il résolu à ne pas le faire et a trouvé un juste équilibre... comme s'il s'était dit « *si quelqu'un doit trouver le corps il le trouvera* ».

Et ce petit agriculteur l'a trouvé. Ici à Thiers-sur-mer, les habitants ne sont pas souvent confrontés à ce genre de drame. Et pour ce vieil homme, c'est même la première fois de sa vie qu'il voit une femme morte aussi jeune. Affolé, il a appelé la police sans trainer. Eux-mêmes ont contacté dans la foulée la DRPJ de Caen. Et le capitaine Marie Joint est arrivée, à peu près en même temps que l'équipe scientifique, accueillies par une soudaine pluie froide de novembre qui rendra cette journée bien longue.

Marie a donc dû ordonner à son équipe de monter un petit chapiteau, afin de préserver un maximum d'indices.

Plus les heures défilent, plus la scène de crime se transforme en un théâtre extérieur, où à quelques dizaines de mètres s'agglutinent des passants aussi voyeur qu'hésitant à venir regarder de plus près. Cela exaspère au plus haut point Marie, *il ne manquerait plus qu'ils sortent leur téléphone portable et diffusent des vidéos glauques sur les réseaux sociaux.*

Le Capitaine Marie Joint est une jeune femme d'une beauté simple qu'elle

ignore ou dont elle se moque. Pas un brin de maquillage, pas un bijou, pas même un coup de brosse dans ses cheveux bruns coupés au carré. Son regard dur témoigne d'une grande assurance. En neuf ans de métier dans la police, elle a franchi avec succès les étapes d'une carrière qui s'annonce toujours plus prometteuse. Elle mène ses enquêtes avec une rare obstination, un sérieux irréprochable qu'aucun de ses supérieurs n'oserait remettre en question. Mais c'est au prix d'une vie sociale qui ne se résume qu'à quelques sorties les weekends avec un cercle d'amis restreint. Toujours les mêmes depuis des années. Une vie sentimentale proche du néant, et des relations familiales qu'elle fuit dès qu'elle en a l'occasion. Il faut dire que les dîners de famille sont souvent prétexte à poser des questions embarrassantes : « *et les amours ?* », comme si Marie devait, la trentaine passée, acheter une maison, se trouver un mari et envisager de faire des enfants. Pas son genre. Au grand dam de ses parents et de son frère.

Elle s'approche de l'équipe scientifique, tout en fixant la victime.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Morte depuis moins de treize heures je dirais, répond une femme d'une soixantaine d'années. On lui a fracassé le crâne. On a retrouvé l'arme, une pierre, à environ trente mètres... là-bas.

La légiste désigne du doigt son assistante quelques mètres plus loin accompagnée du photographe qui mitraille la fameuse pierre. Ils sont seulement tous les deux dans le petit chemin de traverse entre deux champs.

— Elle a été trainée jusqu'ici, poursuit Marie presque confuse. Pourquoi la déplacer... Mais ne pas la dissimuler plus que ça ?

— Ça n'a pas l'air très pro tout ça, si vous voulez mon avis. Je dirais qu'il y a eu de la panique. Le meurtrier l'a sûrement déplacée pour ne pas la laisser à la vue de tous mais il ne voulait peut-être pas la cacher non plus.

Sans dire un mot, Marie se dirige vers la pierre. *Effectivement ça n'a pas l'air très pro.* Alors qu'elle s'approche du photographe et de l'assistante de la légiste, son téléphone se met à vibrer. Elle s'arrête, le déverrouille et découvre un message de son supérieur : « Pas un mot à la presse ! Je vous appelle au plus

vite. Vous allez travailler avec un enquêteur spécialisé. Je ne veux pas que cette affaire s'ébruite. »

Elle range son téléphone dans sa poche. *C'est quoi ce bordel.* L'assistante de la légiste lui fait un petit débrief, mais elle n'écoute plus. C'est la première fois que son supérieur lui demande de la fermer sur une enquête.

*

Il est 8h25, François Smedt descend la rue de la Boétie. En ce début de mois de novembre, il commence à faire sacrément froid dans les rues de Paris. Mais c'est plutôt agréable, sentir cet air glacé envahir les poumons, c'est vivifiant. C'est en tout cas de cette façon qu'il essaye de se rassurer, de voir les choses d'une façon positive. Faire de l'approche de l'hiver un moment moins déprimant.

On l'a appelé la veille au soir et on lui a fixé ce rendez-vous au ministère de l'intérieur. Ce qui ne l'enchanté pas, il est retraité depuis moins d'un an mais il sait qu'au vu du rôle qu'il a occupé toutes ces années on peut le rappeler à n'importe quel moment pendant encore un sacré paquet d'année... Après tout, il n'a que cinquante-quatre ans. Personne ne prend sa retraite à cet âge. Pourtant la DGSi l'a salement abîmé. Tant physiquement que psychologiquement. Alors cette retraite il estime ne pas l'avoir volée.

Il n'est pas en retard mais c'est juste.

Prendre de l'avance. C'est exactement ce que chacun de ces anciens collègues s'efforcent de faire. Quand le ministère de l'intérieur vous donne un rendez-vous, ce n'est pas une très bonne idée de les faire attendre.

C'est maintenant la rue Miromesnil qu'il descend avant d'arriver tranquillement place Beauvau. 8h28, presque dans les temps.

Néanmoins, lorsqu'il s'annonce à l'accueil et qu'un homme le rejoint en moins d'une minute pour l'escorter, il comprend que la situation est peut-être